

LE CRISTAL

TRIBUNE D'ART, LIBRE ET INDÉPENDANTE

ABONNEMENTS : BELGIQUE : Un an 5 francs.
ETRANGER : Un an 8 francs.

La responsabilité des articles incombe à leurs auteurs.
Les articles anonymes ne sont pas insérés.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont 2 exemplaires nous seront envoyés.

Directeur : Alfred LANCE. Tél. 3443
Rédacteur en Chef : Julien FLAMENT

Adresser toute la correspondance aux Bureaux du Journal : RUE LULAY, 2, Liège
Bureaux à Bruxelles : RUE DES COTEAUX, 299

ANNONCES { ON TRAITE A FORFAIT.
La ligne (en chronique, 2^e et 3^e pages) 1 franc

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Défense de reproduire les articles sans citer la source.

Tribune Libre

A diverses reprises, l'obligance de notre ami M. O. A. Lucchini nous a permis d'offrir à nos lecteurs des échantillons de littérature futuriste. M. Papini dont nous publions une amusante et virulente apostrophe aux « passésistes » est, en Italie, un des lieutenants de Marinetti.

Soyons francs envers les Imbéciles

Vous avez mille fois raison. Qui le nie ? Il est arrivé, le moment de s'expliquer. Il y a un compte à régler entre vous et nous.

Nous vous estimons, jugeons et appelons continuellement — soit en propres termes, soit avec des allusions ou des sous-entendus — ce que vous êtes : imbéciles, idiots, crétins, stupides, etc.

En même temps, nous nous faisons comprendre de toutes les façons, en le disant et en le sous-entendant, que nous sommes des hommes intelligents, supérieurs, pleins de génie.

Vous voulez savoir les motifs, le pourquoi. C'est juste. Nous vous donnons aussi cette satisfaction. Mais non pas, croyez bien, qu'il y ait aucune obligation de notre part. Si nous descendons à parler de ces petites choses — de ces axiomes — c'est entièrement l'effet de notre bonté innée, qui, de temps en temps, refluait et nous trahit.

On pourrait très bien continuer à vous dire ce que vous êtes et à nous dire ce que nous sommes, sans aucune excuse ou justification. Nous sommes tellement sûrs de notre fait que les géomètres eux-mêmes ne respirent pas autant de certitude, dans leurs mondes triangulaires.

Mais, à la fin, nous devons avoir aussi pour vous un peu de reconnaissance. Vous nous êtes nécessaires, vous nous amusez, vous excitez. C'est vous qui nous faites plus grands — par la proportion de ce que nous sommes. Votre petitesse nous permet d'être fainéants. Si vous étiez comme nous, il nous faudrait faire plusieurs sauts, en avant et en haut, pour nous sentir dans le même état où nous sommes maintenant.

Nous n'avons pas le vice d'être reconnaissants aux autres, quoi qu'ils fassent pour nous, mais, puisque les explications promises ne vous feront pas plaisir — si vous les comprenez — nous pouvons aller en avant, sans peur d'incohérences. Mais, je ne peux pas vous promettre des démonstrations longues et compliquées : je ne peux pas perdre du temps avec vous. Une petite chose en passant — pour n'y revenir jamais.

II

Avant de commencer, réfumons une calomnie. Vous nous accusez, sarcastiques, de tenir pour des imbéciles TOUS les hommes, exceptés nous. Non ; il y a ici un peu d'exagération. Nous ne sommes pas à ce point pessimistes. Nous, ici, nous sommes une douzaine d'intelligents contre plusieurs millions d'imbéciles. Mais il n'est pas dit qu'au monde il n'y ait d'autres que nous à comprendre et à sentir quelque chose. Admettons volontiers pour prouvé que parmi les centaines de millions de « lointains » il puisse y avoir quelque autre douzaine d'hommes de notre type. Pas beaucoup ; disons une grosse. Douze douzaines : Cent quarante-quatre. Ils ne sont pas beaucoup, mais ils suffisent et il y en a de reste pour sauver et honorer l'humanité. Il est donc prouvé que nous ne tenons pas pour des imbéciles TOUS les animaux parlants.

III

THEOREME :

Vous êtes des imbéciles et nous sommes intelligents.

RAISONS :

a) Vous êtes beaucoup et nous sommes très peu (sans gloire : les supérieurs furent toujours les moins nombreux et si les idiots étaient en minorité ils vaudraient beaucoup plus).

b) Nous disons toujours de vous que vous êtes des imbéciles, tandis que vous ne nous donnez presque jamais ce qualificatif. (Vous nous appelez fous, criminels, etc., mais, imbéciles, très rarement, et en cachette.)

c) Vous avez toujours les pensées, les goûts, les principes d'il y a des milliers d'années, et nous, toujours ceux d'aujourd'hui ou de demain. (Et le caractère du génie est de renier le passé, de dire : « Les siècles peuvent s'être trompés ».)

Vous nous accusez d'avoir, nous aussi, des idées vieilles, mais si les nôtres ont dix ou cinquante ans, celles des accusateurs ont dix ou cinquante siècles.)

d) Vous prenez au sérieux vos idées, celle des autres et aussi les nôtres (même en les méprisant). Nous, au contraire, ne prenons au sérieux ni les vôtres, ni celles des autres, et avons grand-peine à prendre au sérieux les nôtres.

e) Nous avons le courage de vous maltraiter publiquement, en pleine figure, de nous exposer à être battus, etc. Vous, au contraire, ne dites du mal qu'en privé et derrière nous et n'avez pas même le courage de nous battre.

f) Vous dépensez quelque chose pour vous sentir méprisés. — Nous gagnons quelque chose en vous méprisant.

g) Nous avons beaucoup de choses à vous apprendre, si vous voulez vous efforcer à comprendre — mais nous n'avons rien à apprendre de vous.

h) Vous sentez le besoin de nous poursuivre et de nous faire du mal — nous, au contraire, nous nous abaissons jusqu'à vous faire du bien. (En vous frottant, il y a espoir que quelqu'un de vous se réveille et devienne un homme.)

i) Vous acceptez les choses nouvelles après dix ou trente ans qu'elles sont parues — nous les laissons pour d'autres plus fraîches après un an ou trois ans.

j) Vous ne nous comprenez pas — tandis que nous vous comprenons très bien.

m) Nous pourrions, si nous voulions, parler et écrire comme les imbéciles, mais nous ne pourrions jamais, malgré tous les efforts que vous pourriez faire, dire un seul mot qui ait une intonation géniale.

n) Nous attirons votre attention, comme individus — vous attirez la nôtre, mais comme foule, etc., etc., etc., etc., etc., etc.

(Parmi ces etcétera, il y a des raisons formidables mais trop hautes pour vous. Du reste il suffit d'une seule de celles déjà exposées pour faire extra-vaincre notre thèse.)

IV.

Vous avez sur nous une seule supériorité : jamais imbécile n'envie un homme de génie ; tandis qu'un homme de génie peut envier, quelquefois, un imbécile.

PAPINI,
Futuriste.



POUR LA POSTÉRIÉTÉ.

La garde civique va mourir, la garde civique se meurt. Les quotidiens ont dit à leurs lecteurs la désagrégation des effectifs, ils ont mis le doigt sur cette pneumonie qui emportera le corps si sympathique des bleus et sur ce cancer, qui rongera l'artillerie.

La garde se meurt. Il n'y a là, au reste, avec le mot de Cambrome, que la différence d'un verbe réfléchi, et ce mot-là pourrait bien, pour certains, constituer toute une oraison funèbre.

La garde va mourir. Nous ne verrons plus, par les plus beaux dimanches, des gens bleus, verts et rouges, s'en aller par nos rues d'un pas inégal, sous la conduite de braves garçons que les hasards de la vie avaient fait commerçants, docteurs ou employés.

Ce jour-là ils redevenaient vraiment eux-mêmes ; ils faisaient disparaître sous le ceinturon serré, l'embonpoint acquis sur le fauteuil quotidien et leurs gestes acquiesçaient de la souplesse, et leurs yeux voyaient de la gloire.

Tout cela va disparaître. Finies les promenades du petit lieutenant sous les fenêtres de la fiancée attentive, finie la parade du capitaine sur le boulevard où Madame et les enfants allaient voir passer papa.

Et c'est dommage peut-être, car la garde civique, c'était un peu comme les carminés, les carrousels et les bouquelles, c'était un vieux usage et un usage touchant, que des étrangers venaient voir.

L'Espagne a ses courses de taureaux, nous avions notre garde civique ; c'était

plus humain et plus belge, cela faisait partie de la patrie, comme la pluie et M. Edmond Picard.

Aussi, des gens vieillissent, qui sont de ceux qui gardent le patrimoine sacré de la Belgique.

Ces gens n'ont pas voulu que disparaisse toute entière une institution qui fut glorieuse et qui apportait aux maçons du pays ce pittoresque si recherché.

La garde civique allait mourir, ces gens l'ont fait photographier.

Mais il fallait rendre l'atmosphère, le geste, l'allure et on a eu recours à cet admirable instrument de reconstitution qu'est le cinéma.

Dimanche dernier, au moment où le général de Formainville de la Caserie — si j'étais payé à la ligne, ce nom seul me vaudrait dix centimes — entra en contact avec les troupes, sur le boulevard Piercot appartenant d'étranges personnages.

Ils installèrent un trépid, une boîte sur le trépid et tournèrent dans le même sens une manivelle. Ils tournèrent longtemps et tout le monde y passa ; l'état-major soignait son allure, le capitaine X., si débrouillé d'habitude, tendait vers un Pétrone qui serait chasseur, et le lieutenant Y., dont le langage est fait d'interjections, se mordait la langue jusqu'au sang.

Tout le monde y passa et l'on fit le plus beau film du monde. Qu'en va-t-on faire ? De méchantes gens m'ont dit que ce film passait dans un music-hall et que la salle s'était, comme par hasard, enflée d'un public spécial ; que l'on voyait des gens émus fixer avec de puissantes lunettes la toile où passaient des ombres, que l'on entendait des messieurs dirent à leur entourage qu'on allait bientôt les voir.

Je n'en veux rien croire. Je sais que ces gens-là qui sont venus sont des archéologues et non des commerçants ; je sais que ces généraux, ces colonels, ces capitaines ne se sont laissés cinématographier que dans le but très noble de conserver aux siècles qui viendront la physiologie de l'institution.

Je sais qu'aucune idée d'amour-propre personnel ne les a guidés et je sais que ce film, mis dans une boîte solide et dans un bain de cire, est allé dans les souterrains de la maison Curtius.

Il dormira là longtemps, à côté du rouleau qui enregistre les discours de Narine du Bourre et les apophtegmes de M. Eloy, ces gloires égales de la cité.

TEDDY.

Lettre de Paris

(De notre correspondant particulier)

LE NU AU THEATRE

Le Moulin Rouge représente cet hiver une opérette de MM. Edouard Adenis et Rodolphe Berger intitulée « L'Orgie à Babylone ». Cette pièce qui fit une sensation énorme attirera une foule très nombreuse grâce surtout à l'extraordinaire déshabillé de la plupart de ses interprètes.

Ennemi acharné de ce genre d'exposition, je m'y suis cependant rendu et je dois rendre hommage au Directeur de ce théâtre qui, le premier, avait su réunir un ensemble de jolis sujets dont la vue donnait une impression d'art. Par elle-même, cette nudité choquerait certaines autorités parisiennes et l'après-midi le Directeur avait été obligé de déshabiller un peu moins ses charmantes interprètes. J'avoue que je n'eus pas la curiosité de m'en rendre compte par moi-même, ne trouvant aucun charme à assister deux fois de suite à ce genre de représentation ; mais, filant ces derniers soirs sur les boulevards, je m'aperçus que l'Olympia, dont la dernière revue fut un four complet (chose très peu recommandable par ces grandes chaleurs) avait repris l'opérette en question. Il se faisait tard et plutôt que de m'enfermer toute la soirée dans une salle de cinéma, je décidai d'y passer le reste de la soirée.

Je décrirai en quelques lignes le sujet de la pièce.

A Babylone, la reine Atossa est folle du belluaire Nimrod qui, devant elle, étouffait un lion dans ses bras. Nimrod cependant, fatigué de déclarations qu'il reçoit à tous instants, reste insensible à celle de la reine, qui s'est fait passer pour une marchande de dattes. Il préfère se rendre à l'invitation de sa maîtresse, qui n'est autre que la femme légitime du préfet de police. Ayant accepté le rendez-vous de la Souveraine qui le fait chercher dans une lièbre, il ne sait comment s'en défaire, mais Opis, son frère, voyant son trouble, propose de le remplacer. Nimrod accepte et Opis, revêtu de l'armure de son frère, arrive au palais où la reine l'implore de se montrer une fois encore dans l'arène où elle a fait sortir un lion à son intention. Effroi d'Opis, qui la supplie de remettre la représentation au lendemain. Devant son attitude, la reine se fâche et Opis est obligé d'avouer qu'il est. Indignation de la souveraine qui ordonne de le jeter en pâture aux fauves. Opis implore son pardon, lui demande un entretien particulier où il promet à la reine d'être beaucoup plus brillant que son frère. Devant son succès, il

est nommé gouverneur et Nimrod préfet de police.

Sujet banal et sans intérêt, s'il n'était accompagné de quelques mots particulièrement piquants et d'une musique agréable. Je dirai de suite que le déshabillé de certaines interprètes a été très atténué à ce théâtre et que les ravissants costumes de Mme Germaine Webb (Sozime, suivante de la reine) laissent apparaître sous des voiles assez transparents les formes très gracieuses de la charmante interprète. Mme Céron-Norberts, qui fit une courte apparition à l'Opéra-Comique, personnifie la reine avec grâce et talent. L'apparition de la danseuse d'Herlyns, n'ayant pour tout costume qu'un petit drapé à la ceinture, souleva, comme toujours, certain « oh » compréhensibles dans le public. Il est juste d'ajouter que sa beauté sculpturale fait l'admiration de tous les spectateurs (et spectatrices), car le beau est toujours beau à voir.

M. Aveline, au torse magnifique, remplit consciencieusement le rôle du Dieu danseur, M. Urbain (Opis), très bon comique, chante agréablement, et M. Martinelli (Nimrod) personnifie très correctement le rôle du belluaire. Bon orchestre et chœurs convenables.

En somme, bonne soirée.

Paris, le 1^{er} juillet 1914.

H. MADURO.



Le Carnet d'Hyacinthe

Pierre Stellan. — On rencontre parfois dans la vie, des oppositions, des contrastes, qui pour naturels qu'ils soient ne laissent pas de nous déconcerter au premier abord, parce qu'ils vont à l'encontre de l'impression intuitive et non raisonnée que nous nous faisons.

Ainsi, lorsqu'il y a quelques années, brave rejeton d'honnêtes bourgeois, je lisais dans « L'Express », comme tout le monde, la Semaine Fantaisiste de Pierre Stellan, le m'imaginai que l'auteur de ces petits narratifs devait être un type du genre Isi Collin.

A mon sens cette prose légère, spirituelle où les adjectifs foisonnent et où reviennent particulièrement, les qualificatifs, alerte, tendant, allégre, sémillant, juvénile, ne pouvait être produite que par un petit bonhomme, vif, sautillant, jovial, jofouff, rouge et illuminé d'une prestigieuse calvitie.

Plus tard, lorsque ma destinée me fit apostasier et me permit l'imitation aux arcanes journalistiques et littéraires, je vis combien profonde avait été mon erreur. Il ressemblait à Jehan Rictus ; mais il avait la tête plus belle et moins ravagée. Long, mince, indolent, pâle et triste, avec ses habits noirs, la mouche fatiguée et la tête nonchalamment penchée à droite, entraînant le haut du corps, à l'imitation de Mocket, son maître des-lettres.

Il se traîne, grand, long un peu mou, comme les immenses phrases de son écriture, lorsqu'elle lâche sa fantaisie pour se mettre au grave. Comme la plupart de ses confrères, il est piqué de la tarantule plumaissière. Mais il ne publie pas beaucoup. Il est encore meilleur, ami, qu'écrivain. On dit que c'est un cœur d'or.

UN réformateur à tous crins.

L'« Allgemeine Musikzeitung » en rapporte un exemple.

Dans une résidence d'outre-Rhin, que par malheur elle oublie de nommer, un nouvel édifice de théâtre de la Cour entra en fonctions. C'était, comme il arrive souvent, un général retiré, parfaitement étranger aux choses artistiques, mais tout gonflé de projets de réformes.

Le premier soin fut d'inspecter tous les coins du théâtre et son second d'écouter les comptes. Il lui parut que dans toutes les natures celles du crin pour les archets d'instruments à cordes atteignaient un chiffre trop élevé. Il procéda à une enquête, visita des fabricants et apprit qu'on trouvait dans le commerce deux espèces de crin, le crin blanc, qui est cher, et le noir, qui est meilleur marché. Aussitôt le principe d'une réforme entra dans son esprit. De retour au théâtre, il manda le chef d'orchestre : « Monsieur le kapellmeister, dit-il, j'ai vu avec regret que vos musiciens s'abandonnent à un luxe démesuré. Qu'ils se servent d'archets à crin blanc pour les soirées de gala ou même à la rigueur pour les représentations, j'y consens ; dans un théâtre protégé par Son Altesse, il faut de la tenue, mais pour le travail des répétitions, l'estime que des archets à crin noir suffiraient largement. »

Le kapellmeister essaya de faire comprendre que ce n'était pas l'usage, et que l'usage se fonde sur des nécessités ; si l'archet des violons est armé de crin blanc, c'est que le crin blanc, plus souple, caresse plus doucement la chanterelle. A ce moment, l'intendant aperçut dans l'orchestre les formidables archets de deux contre-bassistes. « Cependant, dit-il, ce n'est pas des crins noirs. — C'est vrai, fit le musicien, mais ceux-là sont en deuil ! »

L'âge et la littérature.

La littérature assurera-t-elle à certains de ceux qui la cultivent un brevet de longévité ? On connaît le cas célèbre de Fontenelle qui mourut centenaire, et la liste serait trop longue des romanciers et des poètes qui ont dépassé de nombreuses années la limite normale de la vie humaine.

Un littérateur français, M. François Fertiault, doyen de la Société des gens de lettres, vient d'accomplir, le 25 de ce mois, sa centième année. M. Fertiault n'est pas très connu peut-être, sa réputation n'a guère dépassé Paris, où il fut jadis un journaliste très actif, et sa province de Bourgogne, qu'il a choisie comme lieu de retraite, après

en avoir célébré les charmes dans des noëls très bien venus.

Aujourd'hui M. François Fertiault n'est rien moins que valétudinaire. Il jouit d'une santé parfaite. Un de nos confrères parisiens l'a vu coupant une « tranche de jambon forte et rose dont il savourait les morceaux menus avec un bel appétit », et il l'a entendu dire qu'il était venu au monde par un soleil splendide. M. Fertiault ne songe nullement à se priver de ses rayons. Et volontiers il paraphraserait une chanson connue en disant : « Je vais avoir cent ans, ma carrière n'est pas finie. »

UN mot qui pourrait être dit partout.

Les journaux allemands rapportent un mot prononcé par le roi de Saxe, lorsqu'il procéda à l'ouverture de l'Exposition du Livre à Leipzig.

L'Exposition était loin d'être achevée. Des paquets entiers étaient à peine commencés et on fit voyager le roi dans un état d'extrême inextricable de caisses non déballées. Le roi regarda d'un œil surpris ce spectacle et dit ironiquement : « Mais, Messieurs, que voulez-vous que j'ouvre ici ? Sont-ce les caisses peut-être ? »

LES Amis de la Salade.

Un club de gourmets va se former à Paris. Mais il n'étendra pas, comme le Club des Gourmets, sa sollicitude à toutes les formes de la cuisine. Il sera spécialisé. Ce sera le Club des Amis de la Salade. La Société des Amis de la Salade a déjà élu un patron : saint Jérôme. Ce saint vécut cinq ans de pain et d'eau, et de salade aussi, pour laquelle, nous dit saint Jérôme, il avait une toute particulière dévotion.

Il y aura de tout dans la nouvelle Société : des écrivains, des comédiennes, des gens du monde, et des artistes. L'espérance, en un mot, qui, nous l'espérons, restera toujours liée, où il y aura peu de vinaigre et beaucoup d'unction.

M. Cochon fait du cinéma.

L'aide de M. Cochon et de sa troupe. Il y a eu des incidents et les agents intervenus devant arrêter les principaux auteurs de la scène, dont M. Cochon.

Peu après le départ de celui-ci, on s'aperçut qu'il se trouvait, parmi les assistants, un individu qui lui ressemblait comme un frère.

C'était un de ses acolytes qui remplaçait le « maître » au pied-levé pour permettre à un opérateur de cinéma de compléter son film.

Peu à peu finalement que Cochon d'accord avec un entrepreneur de cinématographie, avait lui-même réglé la mise en scène du déménagement.

L. philosophe distrait.

M. Bergson entra, il y a deux jours, à l'Institut ; et, comme le temps menaçait, il avait mis sous son bras un parapluie. Il se précipita à l'extérieur, sans aucune attention à ce détail médiocre et se trouva à une conférence prochaine qui hantait son esprit. Laisa-t-il choir son parapluie, en occupant son esprit à des considérations philosophiques, ou le mit-il dans un coin de couloir où il chut par terre ?

Bref, M. Bergson ayant fait sa visite au secrétaire de l'Institut, partit par le chemin où il était venu quelques minutes avant et trouva... un parapluie. Toujours absorbé dans ses graves pensées, il se pencha et, machinalement, prit cet incommode accessoire et, passant devant la loge du concierge, dit à la femme du gardien :

« Madame, j'ai trouvé ce parapluie. Rendez-le-moi, s'il vous plaît. »

Or, le lendemain, lorsqu'il sortit, il chercha son parapluie. Et il constata qu'il l'avait dit perdre, puisqu'il ne le trouvait pas.

Il se dit que celui qu'il avait trouvé à l'Institut ferait peut-être son affaire et, en se promenant, alla chercher l'objet, précieux par les temps pluvieux que nous traversons, et pria le concierge de lui remettre le parapluie rapporté la veille par lui, que naturellement personne n'avait réclamé.

— Mais, répondit le gardien zélé, il n'est point à vous !

— Que sais-je, fit le philosophe, toujours l'esprit ailleurs. Rendez-le moi tout de même.

LA paternité des monuments.

L'idée d'un monument appartient-elle à l'artiste qui l'a conçu ou peut-elle être impunément exploitée par l'importeur ? La question vient de se poser, à propos d'un monument colonial qui doit être érigé dans le parc de Treptow, à Berlin. L'Allemagne entend rendre hommage à ses soldats morts au cours des campagnes africaines de ces dernières années et, parmi les projets qui ont été soumis au public, à la suite d'un concours, un seul a retenu l'attention. C'est un vaste éléphant dans le style byzantin, œuvre du statuaire Behn, de Munich.

L'idée a séduit tout le monde, mais l'ensemble du monument n'a pas obtenu tous les suffrages du jury.

On a donc proposé à M. Behn de se soumettre à un nouveau concours et, sur la proposition de l'Empereur, deux autres artistes, les professeurs Gaul et Tuallion, ont été appelés à se joindre à lui. Tous trois devront conserver l'éléphant comme motif principal et c'est parmi ces trois nouveaux projets que le jury fera son choix. M. Behn, le père de l'éléphant, n'est naturellement pas satisfait. On lui prend son pachyderme et l'on propose à deux concurrents qui jouissent de plus de la faveur impériale, de le modeler à leur guise.

Les journaux protestent également contre cette façon nouvelle de concevoir la propriété artistique et M. Tuallion vient d'annoncer qu'il renoncera à disputer son éléphant à M. Behn.

L'Académie.

Le centenaire du rétablissement de l'Académie de Belgique sera fêté en 1916. La classe des sciences a pris l'initiative de la constitution d'une Commission spéciale chargée d'élaborer le programme des fêtes. Cette Commission comprendrait deux délégués de chaque classe : la classe des sciences a désigné MM. de la Valck-Poussin et L. Frédéricq.

— La classe des sciences a, dans sa dernière réunion, élu membre titulaire de la section des sciences naturelles, en remplacement de M. Vanlair, M. Julin. Elle a nom-

mé ensuite M. Hubrecht, professeur à l'Université d'Utrecht, associé étranger, en remplacement de sir John Murray.

Le théâtre de la Gaîté Lyrique de Paris s'efforcera cet hiver le luxe de jouer une œuvre dont le livret est d'un ministre, d'un ministre aujourd'hui en fonctions, et qui le sera peut-être encore au moment de la première — sans doute on hâtera celle-ci. La pièce a pour titre « Françoise » ; la musique est de M. Charles Pons et le poème de M. Couyba, depuis quelques jours ministre du travail en France.

M. Couyba, avant d'être député, était chansonnier ; il a donné la notoriété à un pseudonyme littéraire : Maurice Boukay.

UNE belle saison.

Mlle Marthe Chenal aura, l'an prochain, une belle saison à l'Opéra-Comique. L'excellente cantatrice a, en effet, signé deux superbes engagements avec MM. P. B. Ghysels et Isola, qui lui réserveront deux importantes créations.

L'interprète de « Aphrodite » jouera d'abord le rôle d'Hébé dans « La Ville morte » et elle créera ensuite l'intéressant personnage de « La Marché », dans le « Chevalier à la Rose », de M. Richard Strauss.

Voilà pour la belle interprète du « Réve » l'occasion de remporter de nouveaux succès.

UNE tradition déjà ancienne disparaît : Les fameuses représentations de « La Passion » données à Oberammergau par une troupe de campagnards ont perdu la vogue dont elles ont bénéficié pendant tant d'années.

Le résultat financier des représentations de l'an dernier a été si malheureux que l'on songe à abandonner l'entreprise.

LES réflexions d'un Solitaire, le si intéressant manuscrit en deux volumes de Grétry, qui n'avait pas encore vu les honneurs de la publication sera bientôt écrit par les soins du gouvernement, qui a fait copier les divers volumes (par chez nous et ailleurs, à Paris, à l'Opéra, à la Bibliothèque Nationale et chez M. de Grétry qui possède trois tomes. C'est là encore une heureuse suite de la fondation de la Maison Grétry.

LA sonate pour piano et violon d'Armand Parent fait maintenant partie du répertoire de tous les violonistes, dit le « Guide Musical ». Après le succès remporté lors de la première audition au Salon d'Automne, au mois de novembre dernier, cette œuvre a été exécutée à New-York, Bruxelles, Bordeaux, Tunis et à Paris plusieurs fois. Nous avons eu plaisir à la réentendre à l'une des séances de la Société nationale des Beaux-Arts. Elle fut interprétée à la perfection par M. et Mme Lohse.

Nous nous faisons l'écho de ces succès car le sympathique et talentueux auteur — professeur à la Schola Cantorum de Paris — de cette sonate est enfant de Liège.

Le Salon de Spa sera ouvert du 19 juillet au 20 septembre. Envoi des œuvres du 20 juin au 7 juillet.

La « Villa des écrivains ».

D'une feuille parisienne : Un groupe de femmes distinguées poursuit avec persévérance la réalisation d'un projet séduisant ; il s'agit de la « Villa des écrivains ». Ce sera non pas un asile d'invalides de la littérature, mais un domaine champêtre où les gens de lettres pourront aller à loisir se reposer ou travailler dans les conditions les meilleures. De grands fournisseurs promettent de livrer leurs produits aux conditions les plus généreuses et offriront, en outre, des lots aux très payants, tombolas et ventes de charité qui seront organisés à la rentrée. Présentement, on prépare au bénéfice de la villa des écrivains deux soirées de gala.

DES noms nobles ne pourront plus désor-

mais être pris comme pseudonymes, en Allemagne tout au moins, par des écrivains, ou artistes qui sont roturiers. La Cour d'appel de Berlin en a ainsi décidé. Tout en reconnaissant le droit pour un homme de lettres ou un artiste de signer ses œuvres d'un autre nom, la Cour a cependant jugé que l'octroi de la noblesse constitue un privilège dont l'Etat s'est réservé le monopole. Les hommes de lettres se contenteront donc de la noblesse de l'intelligence.

L'initiative de M. Gustave d'Andrimont, une conférence wallonne du Barreau vient de se fonder à Liège. Le barreau est une pépinière d'orateurs et d'hommes politiques. On voit l'importance de ce nouvel organisme, dont font partie bon nombre d'avocats catholiques.

NOTRE ami Jihel a regagné Paris. Nous l'avons dit. Il fait partie de la troupe des « Noctambules », où il a fait recevoir plusieurs revues. Une d'entre elles : « Oui He...mion », obtient en ce moment le plus vif succès.

Il fait théâtre, sous les marronniers de la place du Théâtre. Et le soleil fait « éder ronds » par terre.

Si beaux qu'on n'ose plus marcher et que l'on va s'asseoir à la terrasse toute voisine du SCHILLER.

LES funérailles de M. N. Lequarré ont eu un caractère d'épouvante simplifiée.

Trop de simplicité, à notre gré. Nous aurions voulu voir plus de drame, plus de délégations des Sociétés dramatiques à qui le vénéré défunt s'était tant dévoué. La Fédération des Sociétés littéraires et dramatiques n'aurait-elle pu y penser ?

Volets mécaniques à chaînes anglaises - Cloisons mobiles
Claies pour serres fixes et roulantes
Volets en acier - Jalousies perfectionnées - Volets légers

J. MONSEUR

Quai des Tanneurs, 20, LIEGE - Téléphone 504



cole d'Armurerie et de petite Mécanique... publie un bulletin, bien rédigé et coquettement édité.

Voir l'annexe de la Maison Alfred CORBUSIER, Passage Lemonnier, 20bis : LE BUREAU MODERNE.

Les revues littéraires : « La Caravelle » d'Avignon (France) et « Les Œuvres Nouvelles de Théâtre et de Littérature » de Paris.

Une page spéciale dans ces revues sera réservée à nos lecteurs. La direction recevra avec joie les productions que ces derniers voudront bien lui envoyer.

Cristal incassable du Val-Saint-Lambert Monopole pour toute la Belgique COLLIGNON-PICHOTTE, 11, PLACE DU THEATRE

Au congrès international de musique qui s'est tenu récemment à Paris, treize nations étaient représentées.

Un peintre raconte avoir conduit un jour un marchand juif de Livourne chez le peintre Rosai, jeune futuriste de Florence.

En effet, le Collège préconisait, lui, une solution transactionnelle en ce sens que les appellations françaises, maintenues pour les grandes artères, seraient supprimées pour les rues d'importance secondaire.

Après une discussion interminable, qui a duré plus de deux heures, un conseiller libéral, M. Jacqué, a fait entendre la cloche du bon sens.

« Ça n'y est pas !... » c'est du carton et c'est la tentative.

La Vie aussi, mon cher ami. Ce n'est que deux ou trois beaux instants de victoire ou d'amour.

Que le Héros reprend sans fin sa tentative. Soit ! Vous la reprendrez demain, grand obstiné !

Mais un de ces instants qui valent que l'on vive, Je crois bien que, ce soir, Paris vous l'a donné !

Fournitures Photographiques. MAURICE UMMELS, rue André-Dumont.

Photographie d'Art. MAURICE UMMELS, rue André-Dumont.

Trinopet vient de perdre sa belle-mère. Comme il doit descendre le cerceuil au rez-de-chaussée, il se penche à la fenêtre et hèle un voisin.

Poterie artistique flamande décorée et à décorer. MAISON DESSARD, succ. LÖCHET-RENNONNET, 20, rue Lulay, Liège, tél. 88.

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU NORD

Le dimanche 5 juillet, il sera organisé un train de plaisir au départ d'Engis, pour Ostende, Blankenberge et Heyst.

L'auteur de « La Tante de Charley ». De Londres, on annonce la mort, à l'âge de 66 ans, de M. Brandon Thomas.

A. DUPARQUE, bijoutier, rue du Pont-d'Ile. Réouverture. Riche assortiment complètement renouvelé. Téléph. 161.

Monna Vanna en Angleterre. On annonce de Londres que la censure vient de lever l'interdit qui pesait sur « Monna Vanna », l'œuvre de M. Maurice Maeterlinck.

Maison RECHNER, 6, rue Pont d'Avroy, 6. Téléph. 1406. — Petits Gruyères frais.

L'œuvre des Artistes reprendra, en automne, le cours de ses expositions avec un Salon consacré aux œuvres de M. Dupagne.

PHOTOGRAPHIE. Travaux d'Art pour amateurs. M. UMMELS, rue André-Dumont.

Le Sirope de Phytine Composé, supérieur à tout contre l'Anémie, Neurasthénie, Faiblesse de poltrine, Maladies Osseuses, etc.

Bruges. — Les noms des rues. Après avoir hésité et tergiversé pendant plus d'une année, le Conseil communal a donné enfin une solution à la question des plaques indicatrices pour les rues et places publiques.

Le théâtre à Paris. A l'Opéra, a eu lieu une représentation organisée pour M. Antoine, par l'Association des directeurs de théâtre de Paris.

« Ecoute ! le faut que je te dise : Ne te plains pas. Ne te plains plus. Porte seul ton fardeau ; je ne veux pas recommencer à souffrir. Si nous nous voyions, ne pleure pas devant moi ; j'ai peur de me pencher sur tes larmes et de les boire d'un baiser. »

Les plus belles Cannes ! MAISON LÉON MONSEL FILS, successeur de Beuvelet-Morel, Passage Lemonnier, 53-55.

La Société Royale de Numismatique de Belgique a décidé de se réunir à Liège, en assemblée générale, pour se livrer à l'étude de diverses questions concernant plus particulièrement la numismatique liégeoise.

PHOTOGRAPHIE D'ART. MAURICE UMMELS, rue André-Dumont.

Roté on pô m'aidi, valet ! — Di qué, crie le voisin : ni s'arèuss' el dihande tot seur ; me pitite mwinde femme qui pèsé, a hipe qu'arante kulos.

Poterie artistique flamande décorée et à décorer. MAISON DESSARD, succ. LÖCHET-RENNONNET, 20, rue Lulay, Liège, tél. 88.

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU NORD

Le dimanche 5 juillet, il sera organisé un train de plaisir au départ d'Engis, pour Ostende, Blankenberge et Heyst.

L'auteur de « La Tante de Charley ». De Londres, on annonce la mort, à l'âge de 66 ans, de M. Brandon Thomas.

A. DUPARQUE, bijoutier, rue du Pont-d'Ile. Réouverture. Riche assortiment complètement renouvelé. Téléph. 161.

Monna Vanna en Angleterre. On annonce de Londres que la censure vient de lever l'interdit qui pesait sur « Monna Vanna », l'œuvre de M. Maurice Maeterlinck.

Maison RECHNER, 6, rue Pont d'Avroy, 6. Téléph. 1406. — Petits Gruyères frais.

L'œuvre des Artistes reprendra, en automne, le cours de ses expositions avec un Salon consacré aux œuvres de M. Dupagne.

PHOTOGRAPHIE. Travaux d'Art pour amateurs. M. UMMELS, rue André-Dumont.

Le Sirope de Phytine Composé, supérieur à tout contre l'Anémie, Neurasthénie, Faiblesse de poltrine, Maladies Osseuses, etc.

Bruges. — Les noms des rues. Après avoir hésité et tergiversé pendant plus d'une année, le Conseil communal a donné enfin une solution à la question des plaques indicatrices pour les rues et places publiques.

Le théâtre à Paris. A l'Opéra, a eu lieu une représentation organisée pour M. Antoine, par l'Association des directeurs de théâtre de Paris.

« Ecoute ! le faut que je te dise : Ne te plains pas. Ne te plains plus. Porte seul ton fardeau ; je ne veux pas recommencer à souffrir. Si nous nous voyions, ne pleure pas devant moi ; j'ai peur de me pencher sur tes larmes et de les boire d'un baiser. »

Les plus belles Cannes ! MAISON LÉON MONSEL FILS, successeur de Beuvelet-Morel, Passage Lemonnier, 53-55.

La Société Royale de Numismatique de Belgique a décidé de se réunir à Liège, en assemblée générale, pour se livrer à l'étude de diverses questions concernant plus particulièrement la numismatique liégeoise.

PHOTOGRAPHIE D'ART. MAURICE UMMELS, rue André-Dumont.

Roté on pô m'aidi, valet ! — Di qué, crie le voisin : ni s'arèuss' el dihande tot seur ; me pitite mwinde femme qui pèsé, a hipe qu'arante kulos.

Poterie artistique flamande décorée et à décorer. MAISON DESSARD, succ. LÖCHET-RENNONNET, 20, rue Lulay, Liège, tél. 88.

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU NORD

Le dimanche 5 juillet, il sera organisé un train de plaisir au départ d'Engis, pour Ostende, Blankenberge et Heyst.

L'auteur de « La Tante de Charley ». De Londres, on annonce la mort, à l'âge de 66 ans, de M. Brandon Thomas.

A. DUPARQUE, bijoutier, rue du Pont-d'Ile. Réouverture. Riche assortiment complètement renouvelé. Téléph. 161.

Monna Vanna en Angleterre. On annonce de Londres que la censure vient de lever l'interdit qui pesait sur « Monna Vanna », l'œuvre de M. Maurice Maeterlinck.

Maison RECHNER, 6, rue Pont d'Avroy, 6. Téléph. 1406. — Petits Gruyères frais.

L'œuvre des Artistes reprendra, en automne, le cours de ses expositions avec un Salon consacré aux œuvres de M. Dupagne.

PHOTOGRAPHIE. Travaux d'Art pour amateurs. M. UMMELS, rue André-Dumont.

Le Sirope de Phytine Composé, supérieur à tout contre l'Anémie, Neurasthénie, Faiblesse de poltrine, Maladies Osseuses, etc.

Bruges. — Les noms des rues. Après avoir hésité et tergiversé pendant plus d'une année, le Conseil communal a donné enfin une solution à la question des plaques indicatrices pour les rues et places publiques.

Le théâtre à Paris. A l'Opéra, a eu lieu une représentation organisée pour M. Antoine, par l'Association des directeurs de théâtre de Paris.

Lettre de Bruxelles

29 juin 1914.

Vous savez probablement tous que, chaque samedi, une retraite militaire, avec flambeaux et musiques, parcourt les rues principales de la capitale.

Tout d'abord, elle met en contact plus intime l'armée et le public. Elle fait participer le public à une petite fête militaire et rapproche les soldats de ceux qu'ils sont chargés de défendre.

Cette même idée possède aussi l'ambition de ressusciter le patriotisme, toujours endormi, des Belges. Ceci serait peut-être plus difficile.

Un dernier avantage qu'offrent les retraites militaires, c'est de faire faire une recette exceptionnelle aux cafetiers, boulangers ou charcutiers de l'endroit où elles ont lieu.

Tous ces motifs font que les retraites sont toujours bien accueillies et, à part quelques brailleurs qui hurlent parfois : « A bas l'armée ! » et se tiennent prêts à casser la figure à quiconque se permettrait de douter que soit enfin arrivé le règne de la Fraternité Universelle, elles rencontrent dans la masse un chaleureux accueil.

Mais voilà qu'un quartier n'est pas content ! Le quartier le plus grand, le plus vivant, le plus peuplé, le quartier des Marolles, réclame et s'insurge !

« Quel succès ! Jamais, de mémoire de souvenir de retraites, on ne vit pareil enthousiasme. Aux balcons, des drapeaux ; aux fenêtres, des lampions ; dans les rues, des cris, des chants !

Et quel délire quand l'orchestre attaque des airs populaires, joue : « Marguerite, donne-moi un cœur », et que toute la rue, toute la ville reprend en chœur le refrain !

Nos braves soldats n'en revenaient pas. En fin de quoi, je ne pense pas que les Marolliens devront encore attendre longtemps avant d'avoir leur seconde retraite !

Rencontré, l'autre jour, un capitaine d'infanterie attaché à l'état-major de la place. « A propos, vous savez que nous allons marcher rapidement au service général de deux ans ?

« C'est d'ailleurs une nouveauté réellement pratique et qui ne pouvait manquer d'être bien accueillie. »

« A ce propos, permettez-moi de vous raconter une anecdote : Pour loger ces chiens, on avait fait édifier de grands chenils à côté de la caserne des carabiniers, place Dailly.

« Mais ce voisinage déplut aux habitants des environs, qui, en masse, signèrent une pétition sollicitant l'éloignement à bref délai de ces animaux importuns, qui, sans compter une vague odeur de... renfermé, empêchaient les dits habitants de sommeiller en paix et troublaient leurs rêves par des aboiements déplacés. »

« La pétition déposée, on n'en parla plus, comme de juste, et le vacarme continua. Mais l'autorité militaire, étonnée de ce tapage persistant, prit des mesures en conséquence et, un beau jour, on plut une belle nuit, on surprit l'agent de police du quartier accroupi contre les chenils et sifflant aux chiens les « scies » les plus en vogue dans les caf'conc's. »

« Ces quadrupèdes muscophobes, peu sensibles aux accents de ce nouvel Orphée, lui répondèrent par le chahut infernal déjà décrit plus haut. »

Les Commentaires

Tuons le veau gras et commandons des danses !

« Chantons sur des rythmes choisis le beau soleil qui décidément nous est revenu. Il nous avait quitté, mécontent, peut-être, d'un accueil sans joie ; il avait voulu voir les pays bleus, les pays dorés, les îles pleines de fleurs et d'oiseaux colorés, et il avait laissé l'hybride Belgique en prise aux fureurs des orages, aux crises de larmes, aux vapeurs. »

« Mais le soleil prodigue a eu des malheurs, les pays bleus étaient gris et les pays dorés étaient en toc ; et il regagne, un peu henné, l'hospitalière Belgique. »

« Tuons le veau gras et commandons des danses ! »

« L'Est est ici, l'Est qui tache de points blonds le front des fillettes anémiques, qui fait s'échapper les pavots, suer les grosses dames et valser en volant les couples de papillons. »

« Dans les bureaux, les employés, sur les tempes de qu'il voit des gouttes de rosée, comme au petit matin, sur la chair des roses, sont décoiffés et luisants. Les plus heureux, loin des guichets, ont accroché leurs vestes aux patères des croisées, et ils manœuvrent la plume et la règle, en bras de chemise, comme des joueurs de billard. »

« Dans la rue c'est un sujet de conversation pour les passants qui se saluent. On dit : « Quelle chaleur ! » ou « Cela vient trop brusquement ! » ou « On ne s'y attendait plus. »

« Ceux qui grognent, parlent des souffrances de 1911, de vie chère, de degrés à l'ombre et d'eau alimentaire. »

« Mais l'Est est plus beau que tout cela ; les premières qu'il nous offre sont admirables, l'humidité des jardins s'évapore avec des parfums de serre chaude, les femmes sont paresseuses, les chats aussi, il fait bon ouvrir le robinet sur nos mains friées et suer lentement le cornet de crème glacée que nous vend l'Italienne au sourire en accent circonflexe. »

« Il n'y a plus que cela, il n'y a plus que la chaleur. Les ombres sont mauvaises comme dans le Midi ; le beurte fatigué s'affaisse sur l'assiette ; le porteur de contraintes est violet. »

« Ne regarde pas monter le mercure du thermomètre, toi que le vertige trouble quand tu assistes au jeu du mat de Cocagne. Prends des poses sur ta chaise de toile, fais tourner la fleur ronde de ton ombrelle, et fais tait-toi ; il fait trop chaud pour parler, il fait trop chaud pour écouter. »

« Mais il y a des fraises, des cerises et des groseilles sèches pour notre soir, et il y a des arbres pour nous protéger. Le Bon Dieu a bien combiné les choses. »

« Avoir soi, être à l'ombre, avoir des fruits, un parasol ou un arbre, ne pas écouter, ne pas lire... »

« Ne plus écrire. »

CESAR.



Mlle CERMAINE LEJEUNE

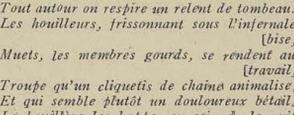
Une liégeoise sortie si jeune du Conservatoire, qu'elle n'a jamais eu besoin de raccourcir ses jupes, d'exagérer les coiffures enfantines, et de donner des entorses à son acte de naissance.

Lorsque Germaine Lejeune obtint la médaille de piano, avec grande distinction, en juillet 1913, il s'en fallait de six semaines qu'elle eut accompli sa dix-huitième année !

Son talent de pianiste se caractérise par l'éclat, la facilité ; il est franc, spontané, intelligent, comme la jeune artiste dont il émane. Il faut souhaiter qu'il se produise souvent, car Germaine Lejeune est à la période d'action où le meilleur des maîtres, c'est le public.

Celui des Beaux-Arts, il y a quinze jours, et celui du Jardin, lundi et mardi, lui ont montré en quelle admiration estime elle est tenue.

Nous compléterons en un long article, samedi, nos comptes-rendus sur les séances musicales des Beaux-Arts et sur les concerts du Jardin.



des Vers LA HOULLÈRE

Dominant le vallon qui se creuse sous elle, Empli lugubrement des ombres de la nuit, Et d'où ne monte pas encore le moindre bruit, Plus noire et plus sévère qu'une citadelle, La houillère se dresse au sommet du coteau.

Rigide et froide ainsi qu'une immense fosse, Elle accomplit sa tâche en un mortel silence. Tout autour on respire un relent de tombeau. Les houilleurs, frissonnant sous l'infernal blaise, Muets, les membres gourds, se rendent au travail.

Troupe qu'un cliquetis de chaînes animalise, Et qui semble plutôt un douloureux bétail, La houillère les happe, au sein de la nuit dure, Et les descend, sournoise, en ses flancs somnolents, Pendant que le jour vient éclairer, à pas lents, La charpente de fer de cette sépulture.

Le soleil s'est levé vers l'Orient lointain... Et voilà qu' aussitôt tout le vallon s'éclaircit. C'est comme une fêrre adorable, et la terre respire mieux dans la pureté du matin. Aux cimes les couleurs d'abord prêtent leurs gammes : L'aériole de gloire adore les sommets ! La mollette, là-haut, se joue emmi les flammes.

Où brille son acier en rapides reflets. Puis la lumière d'or doucement illumine Les câbles qui s'en vont aux fonds vertigineux. Comme si le soleil descendait, généreux, Parler de son triomphe aux forçats de la mine. N. DESART.

POÈME Ma face va mirer De fontaine en fontaine, Sa face de sourires. Et le temps ne fait rien qu'admirer Son rire Et oublier de faucher les blés murs dans la plaine. Ma joie est adorée. Du Temps et de l'Amour, L'un dépose sa faux, l'autre laisse son arc. Et ma joie va mirer De fontaine en fontaine. Sa face de sourires. Charles CONRARDY.

CAFÉS Hubert MEUFFELS

RUE ANDRÉ DUMONT, 7
RUE SAINT-SÉVERIN, 47

Téléphone 1272
Téléphone 1128

C'est fini : on admire, du haut de Beaumont, les courbes harmonieuses de l'Ourthe et des collines; on félicite Georges Petit, l'auteur du mémorial. Puis c'est le retour à Esneux, pavés, bruisant de touristes.

C'est la visite obligée au superbe Fond de Mary que la commune achète et garde aux promeneurs. Le soir, à l'Hôtel de Liège, ce sera le souper intime et cordial à ravir. Toasts de l'infatigable Gilbert au trop modeste peintre Edgar D'hont, à qui revient tout le mérite de l'initiative et du succès, et qui recut, avec une amabilité charmante, le représentant du «Cri de Liège»;

Julien FLAMENT.

PAUVE HINRI

Tchanson. — Musique de M. Théo Cloos. (1re Sékion, 3me prix)

I

Après quelques mois d'hantréye
La qu'èle li fév' sofri,

— Pauve Hinri ! —

I s'a quôte di Maréye
Mins qui sé s'è l'rouvia ?

— Tradèri tradèra.

II

Tot s'aland s'a l'vèhène
Afissi di s'riwèri

— Pauve Hinri ! —

I rèscontrà Djihène
Qu'adon li soriya,

— Tradèri tradèra.

III

Is fit leüs acwèrdances...
Tot l'èi tchanté : Aori !

— Pauve Hinri ! —

Min d'vins n'doïce rimembrance
Maréye on dj'ou s'moïra

— Tradèri tradèra.

IV

Ele dèstèit t'èl mint bèle
Qu'è couv' tout vite ripris

— Pauve Hinri ! —

Po l'vècu n'madronbèle
Tot douc'èl mint li d'ha :

— Tradèri tradèra.

V

Dj'è s'inn'èrè mi qu'note aute
Mins dji vous s'ta-tot pris

— Pauve Hinri ! —

Li vèye di cisse crapande
Qui v'bahis, qui v'bahis,

— Tradèri tradèra.

VI

Reut' bleu sot d'ses carèsses
I corat tot corçé

— Tradèri tradèra.

Ad'èl Djihène, al fiesse
De r'vèyi s'moncèr, là !

— Tradèri tradèra.

VIII

Po s'fé quôte di l'èhale,
Il li parla st-ainsi...

— Pauve Hinri ! —

Vinez vite è n'ècale
C'est vossè rafija

— Tradèri tradèra.

VIII

La qui n'èye come ine brème
Avoû fiate si dèrè :

— Pauve Hinri ! —

Dj'èl n'èy'èrè d'on côp d'rème
Por mi d'na nou tracas

— Tradèri tradèra.

IX

Li nègale qui frind s'côuse
Em' on tournant m'pris

— Pauve Hinri ! —

Hère les djènes cwèrps è Monse
Et c'f'out Hinri qu'nèya

— Tradèri tradèra.

X

Djihène qui n'èl'è m'è
Qu'on l'voit'èrè m'è

— Pauve Hinri ! —

Li fa s't-èye tombe bin gèye
La qu'l'ôte t'èpè ses riyas

— Tradèri tradèra.

Jean SNAKERS.
des «Dj'ènes Auteurs Walons»

Le Courier des Théâtres

Notre concitoyen le ténor Paul Dechesne vient d'achever une brillante saison de trois mois au Casino d'Amélie-les-Bains.

Voici les appréciations du journal d'Amélie, qui prouvent combien ce sympathique artiste était apprécié. « Nous eûmes dimanche une excellente représentation de «Si j'étais Roi». Le vieil opéra-comique d'Adam conserve encore de nombreux fidèles à en juger par l'énorme affluence de spectateurs qui s'entassaient dans la salle de l'Eden.

De l'interprétation que dirons-nous, sinon qu'elle fut, comme d'habitude, au-dessus de tout éloge. Avec des artistes tels que MM. Dechesne, Storel, Brun, Carton, Héran, Mmes Lottie Soize et Champell, le public ne peut que montrer sa satisfaction et c'est ce qu'il fit en applaudissant à tout rompre. «Le Châlet» permit à M. Storel (Max), M. Carton (Daniel), Melle Champell (Betty), de faire valoir les ressources de leurs voix infiniment agréables.

Avec «Paillasse», M. Dechesne (Canio), Storel (Tonio), concurent les joies d'un vrai triomphe. Le premier dut biser l'air «Ris Ris Paillasse», après la plus formidable ovation qu'ait connue un artiste, à Amélie; notre jeune ténor fut admirable de vaillance vocale et de force dramatique et jamais il ne nous était apparu à ce point en possession de ses moyens qui sont remarquables. Quant à M. Storel, il fut tout simplement magnifique. Il détailla le Prologue avec cet art subtil et cette science du chant que nous avons maintes fois loués et il se montra, dans le cours de la représentation, comédien hors de pair.

Direction précise et ferme de M. Robert. M. Dechesne, notre vaillant ténor léger, nous quitte dans quelques jours, pour le Casino municipal de Fécamp, où un engagement antérieur à son arrivée à Amélie l'appelle pendant la saison d'été. Ses adieux auront lieu ce soir dans «Carmen».

Nous espérons que ses admirateurs se trouveront nombreux, afin de l'applaudir une dernière fois et de lui témoigner ainsi leur reconnaissance pour les heures inoubliables qu'il leur a procurées à l'Eden-Casino.

Mlle Fanny Hedy a littéralement emballé le public, au grand Casino d'Aix-les-Bains. Ses apparitions dans «Fausta», «Butterfly» et «Mamou» ont été de véritables triomphes.

Le ténor Girod fait également partie de la troupe du Casino d'Aix-les-Bains et y remporte de grands succès.

Mlle Fanny Hedy et le ténor Girod ont créé, à ce théâtre, «Kaïon», le poème lyrique de M. Victor Buffin.

Cette œuvre belge, qui n'avait jamais été jouée en France, a reçu le meilleur accueil des habitués et abonnés du grand cercle.

L'excellent professeur de chant, le ténor Jules Massart, a participé au grand concert donné mardi au Casino de Blankenberghe. Gros succès, rappels et bis pour ce parfait chanteur, que les Liégeois ont encore apprécié lors du concert donné au profit des victimes de l'incendie de la Linère St-Léonard.

LE VIEUX ABONNE.

GAZETTE EN VERS

L'EXCUSE

Evitant le soleil comme on fuit un tapèur
Un monsieur bedonnant, suant, soufflant,

Dans le giron d'un banc sauveur;
Un espègle bambin et sa maman s'installent,

Usant de ce siège engageant.
Ni le bedon tassé tout au bord, ni la mère

Attentive aux jeux de l'enfant,
N'ont d'abord remarqué qu'un premier lo-

Dans un livre plongeait le nez.
Mais bébé vient de voir la poche d'une veste

(ou d'ennui, ou de faim) bâiller.
— Vite quelque caillou!... Et par ruse il la

Mais la maman a vu le geste
Et semonce; pendant que le monsieur pous-

Change avec effort de posture,
Lance un regard curieux au lecteur attentif,

Puis, en riant de l'aventure,
Avec la grâce d'un éléphant glisse vers

La dame et dit «C'est un monsieur qui lit

G. WILTON.

CRAVATES LANCE Junior

15, Rue du Pont d'Ile

ENSEIGNE DU PETIT CHASSEUR ROUGE

A la manière de...

Photographies humanitaires

LE PRISONNIER

Dans le gai soleil d'Avril, la rue semble plus jeune d'être claire. Au long des maisons, l'ombre rare trace une ligne mince de fraîcheur. Des tentons, le nez au vent, s'abandonnent et se reniflent.

Dans leurs âmes fermées — au moins pour notre ignorance simpliste et égoïste de nos frères inférieurs — le drame éternel du printemps amoureux et de la vie inéluctable et féconde recommence. Il se traduit, par exemple dans leur façon naïve et rusée de s'approcher, de se flâner, de se frôler sans notre hypocrite et conventionnelle pudibonderie. On penserait, en les voyant, aux jours ingénus et lumineux des premiers âges du monde.

Cependant, derrière la fenêtre hermétiquement close d'une maison voisine, dans l'ombre épaisse et douce des grands rideaux, un king-charles vaivaut sur un coussin moelleux saut, de loin, les ébats de ses congénères. Dans ses prunelles à demi-voilées sous les poils longs, soyeux et bouclés, un désir lancinant, une profonde détresse éclate aux yeux du passant. Et je songe aux orphelins privés de carottes, aux pauvres êtres disgraciés de la nature qui ne savent jamais rien du triomphe et du bonheur. Et je me dis que nous aimons mal les bêtes et les gens en voulant les préserver des contacts de la vie ambiante, que nous commettons sans y penser, une grande injustice collective et dont le sentiment plus juste de l'universelle solidarité devrait nous garantir.

Ch. DELACAVALERIE.

Chronique de la Mode

La mode si seyante des vestes différentes de jadis nous permet des transformations de toilette aussi variées que jolies.

Généralement les vestes se font de teintes vives et claires et se portent sur la jupe de soie ou de velours noir, blanc ou de ton neutre. Les jupes, noires et blanches, permettent, cela va sans le dire, toute la gamme des tons; autre chose est d'assortir une jupe de nuance même neutre avec une veste de couleur différente. La veste de soie de la même couleur que la jupe de lainage ou de velours vil, plus marquant, se porte surtout pour les dames; cela fait des toilettes plutôt sérieuses. Les jeunes femmes et les jeunes filles guident leurs préférences vers des ensembles plus voyants. Sous les clairs soleils de l'été, les tons vifs, sont toujours heureux, s'ils sont portés par de fines et jeunes silhouettes.

Le style même de l'écrivain semble alors allégé : sa phrase, ou passe un souffle de vie et de volonte, rejette le lourd manteau de l'adjectif; elle va, elle court droit au but et tels cris de confiance en la vie, que l'auteur n'a pu contenir, reposent des tableaux un peu sombres où son génie se complait. Tels sont : «La Broche», «Le Nid», «L'Entrée», «Les Sabots», «La Nourriture» et «Jette fouchante» «Rencontre», que Delchevalerie nous permet de publier.

Parmi les contes «à la manière noire», l'aime surtout «La Poupée», «L'achat», la «Dolleur qui passe» et «La Guenon», tragique peinture de la douleur maternelle chez nos frères inférieurs.

Les « Images fraternelles » font honneur au cœur et au talent de Ch. Delchevalerie. L'édition fait honneur à «Wallonia», qui la publie, et à l'imprimerie Vaillant-Carmanne; de grand format, irréprochablement imprimé sur beau papier, le livre est illustré de dessins d'Auguste Donnay : il y a, entre autres, deux merveilleux paysages de la campagne, et de la ville, où palpite l'âme mystérieuse des décors familiaux.

Images fraternelles, de Charles Delchevalerie.

J'ai souvent entendu priser très haut la valeur littéraire des journaux Liégeois. Le livre de notre excellent confrère Charles Delchevalerie justifie à nouveau cette flatteuse appréciation. Il est d'un journaliste qui sait écrire, et qui s'émue devant les humbles tableaux de la douleur quotidienne. Une pitié profonde, ennoblit ce livre. L'auteur y rassemble d'émouvantes images. Il en dégage d'impérieuses leçons de bonté. Et ce livre s'apparente ainsi à l'attachante «Suite en mineurs» (de L. Jeanclair), dont j'ai écrit naguère. Ces deux œuvres nous forcent à regarder souffrir, à rentrer en nous-même, à prendre des résolutions d'agissante charité. Mes préférences vont d'ailleurs aux pages qu'éclaire un rayon consolateur.

Le style même de l'écrivain semble alors allégé : sa phrase, ou passe un souffle de vie et de volonte, rejette le lourd manteau de l'adjectif; elle va, elle court droit au but et tels cris de confiance en la vie, que l'auteur n'a pu contenir, reposent des tableaux un peu sombres où son génie se complait. Tels sont : «La Broche», «Le Nid», «L'Entrée», «Les Sabots», «La Nourriture» et «Jette fouchante» «Rencontre», que Delchevalerie nous permet de publier.

Parmi les contes «à la manière noire», l'aime surtout «La Poupée», «L'achat», la «Dolleur qui passe» et «La Guenon», tragique peinture de la douleur maternelle chez nos frères inférieurs.

Les « Images fraternelles » font honneur au cœur et au talent de Ch. Delchevalerie. L'édition fait honneur à «Wallonia», qui la publie, et à l'imprimerie Vaillant-Carmanne; de grand format, irréprochablement imprimé sur beau papier, le livre est illustré de dessins d'Auguste Donnay : il y a, entre autres, deux merveilleux paysages de la campagne, et de la ville, où palpite l'âme mystérieuse des décors familiaux.

Julien FLAMENT.



Ses Livres

Images fraternelles, de Charles Delchevalerie.

J'ai souvent entendu priser très haut la valeur littéraire des journaux Liégeois. Le livre de notre excellent confrère Charles Delchevalerie justifie à nouveau cette flatteuse appréciation. Il est d'un journaliste qui sait écrire, et qui s'émue devant les humbles tableaux de la douleur quotidienne. Une pitié profonde, ennoblit ce livre. L'auteur y rassemble d'émouvantes images. Il en dégage d'impérieuses leçons de bonté. Et ce livre s'apparente ainsi à l'attachante «Suite en mineurs» (de L. Jeanclair), dont j'ai écrit naguère. Ces deux œuvres nous forcent à regarder souffrir, à rentrer en nous-même, à prendre des résolutions d'agissante charité. Mes préférences vont d'ailleurs aux pages qu'éclaire un rayon consolateur.

Le style même de l'écrivain semble alors allégé : sa phrase, ou passe un souffle de vie et de volonte, rejette le lourd manteau de l'adjectif; elle va, elle court droit au but et tels cris de confiance en la vie, que l'auteur n'a pu contenir, reposent des tableaux un peu sombres où son génie se complait. Tels sont : «La Broche», «Le Nid», «L'Entrée», «Les Sabots», «La Nourriture» et «Jette fouchante» «Rencontre», que Delchevalerie nous permet de publier.

Parmi les contes «à la manière noire», l'aime surtout «La Poupée», «L'achat», la «Dolleur qui passe» et «La Guenon», tragique peinture de la douleur maternelle chez nos frères inférieurs.

Les « Images fraternelles » font honneur au cœur et au talent de Ch. Delchevalerie. L'édition fait honneur à «Wallonia», qui la publie, et à l'imprimerie Vaillant-Carmanne; de grand format, irréprochablement imprimé sur beau papier, le livre est illustré de dessins d'Auguste Donnay : il y a, entre autres, deux merveilleux paysages de la campagne, et de la ville, où palpite l'âme mystérieuse des décors familiaux.

Julien FLAMENT.

Nos Contes et Nouvelles La Rencontre

Onze heures du matin. Les promeneurs em-démâchés se croisent sous les jeunes feuillages de l'avenue ensolaillée. La tiède lumière de mai distille une subtile joie de vivre. Dès le petit jour, les effluves enthousiastes du renouveau ont réjoui les esprits et reconforté les énergies. Chacun s'est réveillé guilleret, pressé d'aller savourer en plein air la radieuse douceur du printemps. L'heure ingénu est de celles où les pauvres oublient leur détresse, où les malades se prennent à espérer d'un cœur plus impatient.

Il fait bon vivre sur la promenade fleurie de claires toilettes. Des drapeaux s'éploient aux fenêtres. Une fanfare passe, et voici qu'elle jette au échos les rythmes allègres d'une marche militaire. Une gaité parcourt la foule. Elle fait sourire les visages épanouis des grands, tandis qu'elle incite à la gambade les mioches spontanés, moins gravement opprimés par le souci des bien-séances.

Cependant, au milieu du boulevard, une troupe d'enfants s'avance. Deux par deux, vêtus d'humiles uniformes dont le bleu s'est décoloré sous l'action des opiniâtres lessives, chaussés de souliers grossiers, coiffés de casquettes sans gloire, ce sont des orphelins pauvres, dont le corps social a pris charge et qu'on promène. Il en est de tout

petits en tête : ils n'ont pas plus de sept ou huit ans, et la marche est rude pour leurs courtes jambes. Les aînés qui suivent ont, en effet, l'allure des adultes. En pleine croissance, mal contenus dans leurs vêtements étriqués, ils exhibent hors des manches serrantes des poignets osseux et rougeauds. Les uns pâlots et chétifs, les autres sanguins et râblés, ils bavardent dans l'innocence de leur âge, heureux de ce contact avec la vivante liberté.

Leur philosophie contemple avec un émerveillement sans envie le spectacle ambiant. La musique propage ses entraînantes cadences. Autour d'eux s'agite le tapage étincelant du luxe et s'étale la parade mousseuse des élégances. Ils passent. Tout à l'heure, ils rentreront à l'Asile où ils seront claustrés jusqu'à la prochaine sortie, tandis que les autres enfants, les chancards qui ont des parents, peuvent flâner à loisir, s'arrêter ou rebrousser chemin sans souci des consignes.

Parce qu'ils sont abandonnés, il a fallu, paraît-il, qu'on les emprisonnât. Parce qu'ils sont plus malheureux que les autres, étant seuls à l'âge de la faiblesse, la société, qui a d'autres chats à fouetter, fait d'eux des captifs dans une froide maison. On les abrite, on les nourrit, on les habille, on se préoccupe même de les éduquer, voire de les instruire... On court au plus pressé. Ce serait trop exiger, sans doute, que de demander qu'il leur soit rendu quelque part, un foyer. La Société est une mère correcte. Mais elle est de ces mamans très encombrées qui ne sentent pas que leurs enfants ont parfois besoin — autant que de nourriture — de leur jeter leurs petits bras autour du cou.

Or, tandis que la troupe des orphelins serpente à travers le boulevard, arrive, en sens inverse, un cortège identique. C'est la troupe des orphelines. Blondinettes et brunettes sont de noir habillées. Vifs ou tendres, leurs yeux clairs sourient sous la morose auréole d'un chapeau d'ordonnance qui opprime leurs boucles timides. Leur accoutrement est tel qu'il ne laisse de grâce qu'au visage. Mutines, rêveuses ou déjà renfrognées, leurs figures seules, dans tout leur être fruste et gauche, reflètent la vie farouche de leurs petites âmes différentes.

Parmi elles aussi, il est des fillettes toutes mignonnes et puériles, et d'autres plus grandes, aux candides joues rondes, qui ont déjà stature de femmes. Elles trottent menu, dociles sous le regard des surveillantes, et c'est à peine si une petite, plus espieuse, se risque à tirer la raide et courte tresse d'une compagne qui la précède.

De luisantes automobiles surgissent bruyamment et disparaissent. Dans l'allée, les deux groupes se croisent. Et voici qu'une chose charmante se passe, dont sourient, vaguement attendris, ceux des promeneurs d'alentour qui savent regarder vivre la rue. De la troupe masculine, au moment de la rencontre, un deux, quatre, dix, douze petits bonshommes, subrepticement se détachent. Ils scrutent les rangs des arrivantes. Et simultanément, chacun d'eux avise au passage un frais visage fraternel. Il s'agit de retrouver, parmi les figures étrangères qui défilent, les traits émouvants d'une petite sœur — ou d'une grande. Ecarquille tes yeux, petit : voici celle que tu cherches ! Elle n'attend pas que tu l'appelles, elle se précipite dans tes bras, et de sonores baisers retentissent, hâtifs et goulus, qui réjouissent les bonnes âmes que le sort a fait spectatrices de ces intimités en plein vent.

Mais c'est à peine si l'on a pu se dire deux mots. On ne s'est pas plus tôt retrouvé, à la faveur d'une rencontre inespérée, qu'il faut se séparer. Car les deux troupes ne se sont pas arrêtés. Les fillettes et les bambins qu'a joints une affectueuse embuscade doivent en courant rattraper les cohortes qui s'éloignent, sous peine de méconter l'indulgente vigilance des gardiens. Et chacun reprend sa place, les yeux brillants, plus rouge ou plus pâle, fillette ravie, garçon haletant, songeant à l'oubli de cette embrassade de hasard, en laquelle se concentre le culte d'une famille disparue et la flamme d'un foyer dévasté.

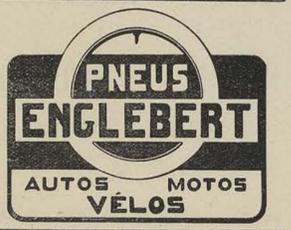
Arpentant la route du retour, les petits orphelins pour qui la promenade fut cordiale, acceptent avec une vaillance résignée l'injustice qui les parque loin de l'être dont

Cours de Piano, Chant, Danse, Déclamation lyrique, etc.

COURS DE DANSE. — Pour connaître toutes les danses adoptées dans les bals mondains, 10 leçons de Mme Balza suffisent. Leçons particulières. — Organisation de cours. — 39, rue des Augustins.

Cours gratuits de chant et de déclamation lyrique donnés par M. Adolphe Maréchal, de l'Opéra-Comique. Les jeunes gens qui désirent suivre ces cours peuvent se faire inscrire rue Renssonet.

Leçons de Piano : Mme G. BERNARD, rue Chevaufosse, 8, Liège.



AU CORSET GRACIEUX

Alice LATOUR, 7, rue du Pont d'Ile LIÈGE. MÈRE MAISON, 3, r. Longue Monnaie GAND. GRAND CHOIX.

Corsets confectionnés et de Soutien-Gorge. Corsets de Fillettes. Corsets tricotés et de tulle.

Spécialité de Corset sur mesure RÉPARATIONS

Maladies de la Femme

Toute femme soucieuse de bien se porter, doit veiller à la bonne circulation du sang; en effet, les palpitations, les migraines, les maux de cœur, les oppressions, les douleurs menstruelles, qui découragent celles qui en souffrent, sont dus à une mauvaise circulation du sang. C'est la mauvaise circulation du sang qui occasionne cette fatigue continuelle, ces insomnies et ces mauvaises digestions avec, comme conséquence, la perte des forces et l'anémie. Les troubles du retour d'âge qui font craindre la ménopause et les tumeurs sont encore provoqués par une mauvaise circulation du sang.

Les femmes qui souffrent de tous ces maux seront radicalement guéries en quelques semaines par les granules Hémostatix qui régénèrent et fortifient le sang et relèvent la constitution la plus épuisée. Hémostatix se vend 3 fr. 50 la boîte dans toutes les pharmacies.



Pilules : 5 francs. Baume : 10 francs. Envoi discret, contre bon-pièce Pharmacie du Progrès, Succ. de VANDERBETHEN, 80, B. Entre-Deux-Ponts, Liège. Dépôt à la GRANDE PHARMACIE, Place Verte.

CH. PIRARD, AGENT DE CHANGE, PASSAGE LEMONNIER, No 31, Edouard DUCHATEAU, Successeur. — Téléph. 2488

Theâtre Astoria-Cinéma, Place du Théâtre, Liège. PROGRAMME DU 3 AU 9 JUILLET. Les Deux Devoirs, Grand drame de la vie des Peaux-Rouges. La Formule Secrète, Grande pièce dramatique en 2 parties. LA HAINE, Grand drame réaliste de la vie mondaine. Les industries agricoles dans les possessions anglaises de l'Afrique du Sud, Documentaire. Willy et le rasta, Scène comique. Sauvé par sa fiancée, Scène dramatique. L'anniversaire du Clergyman, Joyeuse comédie.

Theâtre Trianon-Pathé, Boulevard de la Sauvenière, 18. RELACHE. La Boîte à Géo, RUE DE LA SYRÈNE. Tous les soirs audition des meilleurs chansonniers montmartrois. ENTRÉE LIBRE.

Cinéma Royal (Régina), Coin Boulevard et rue Pont d'Avroy. PROGRAMME DU 3 AU 9 JUILLET. Mlle Delval, cantatrice soprano dramatique. Nicolas Maréchal, ténor. Un procès sensationnel ou une minute de retard, Grand drame en 3 parties. Sacrifice paternel, Grand drame pathétique en 2 parties. L'enfant d'une autre, drame. Gigettane ne veut pas, comédie. Noble revanche, drame. Marie a envie d'un chapeau, comédie. Concierge pratique, comique. Charly petit chasseur, comique.

Theâtre Astoria-Cinéma, Place du Théâtre, Liège. PROGRAMME DU 3 AU 9 JUILLET. Les Deux Devoirs, Grand drame de la vie des Peaux-Rouges. La Formule Secrète, Grande pièce dramatique en 2 parties. LA HAINE, Grand drame réaliste de la vie mondaine. Les industries agricoles dans les possessions anglaises de l'Afrique du Sud, Documentaire. Willy et le rasta, Scène comique. Sauvé par sa fiancée, Scène dramatique. L'anniversaire du Clergyman, Joyeuse comédie.

CHEMISES SUR MESURES

Alfred LANCE Junior

15, rue du Pont d'Ile, 15, LIEGE

Enseigne du PETIT CHASSEUR ROUGE

VIN FORTIN

Tonique et Pectoral

Ce vin, par ses propriétés spéciales, calme les toux les plus rebelles et ses propriétés expectorantes en font un antitussif très efficace. De plus, il renferme des toniques énergiques qui reconstituent les cellules épuisées.

LE FLACON 2 FR. 50
C'est un Médicament de 1^{er} ordre.

EN VENTE A

LA GRANDE PHARMACIE
5, Place Verte, 5, LIEGE

FOURRURES

M. Schadewitz-Cattier
10, RUE DES URBANISTES (1^{er} étage)

BOAS DE PLUMES

Autruches et Marabouts

CONSERVATION DE FOURRURES

Coffres-forts & Coffrets

Maison ALBERT-WILLE (M. GHYSENS, successeur, 52, rue des Clarisses, Liège.

Maison Max CRESPIN

Ad. QUADEN

SUCESSEUR

10, Rue des Dominicains, 10
A LIEGE

OUVERT JUSQUE MINUIT

VINS, LIQUEURS ET CHAMPAGNE

Spécialité de toutes Marques

Téléphone 4004

MATERIAUX DE CONSTRUCTION

TERRANOVA SIMILIER PIERRES
POUR FAÇADES

Jules FAUCONNIER-DECHARGE

TELE. 973

RUE DU MOULIN 6 BRESSOUX

CARRÉLAGES & REVÊTEMENTS

Téléphone 4529

THE ELITE

18, rue du Mouton Blanc

LIEGE

Orchestre symphonique

de tout 1^{er} ordre

la tendresse serait douce à leur isolement. La force qui réside en leur confiance jeunesse attend de l'avenir la promesse des réunions moins éphémères. Aussi bien, ceux-là qui rentrent à l'Asile, réchauffés par le souvenir du baiser qui parfuma pour eux la splendeur de ce matin de printemps, doivent s'estimer heureux, dans leur mélancolie. Combien sont-ils, ceux de leurs petits camarades qui n'ont pas eu à rester en arrière, parce qu'ils n'avaient personne à embrasser ?

Ch. DELCHEVALERIE.

FANTAISIES...

QUO VADIS ?

25 février 1911... L'épicière, à l'immeuble duquel je dois d'avoir des pénales, m'a, ce matin, jeté cette courte phrase.

— Je suis allé, hier, passer ma soirée au Théâtre Royal.

— J'ai emporté un : Ah! de politesse.

— Il y avait massacre!

— Et cet homme avait l'air de dire la vérité, scandant ses mots :

— Il y a-avait-mas-sac-re!

— Et cet homme avait l'air de dire la vérité. Etrange!... Etrange!...

27 février 1911... Vingt fois cette phrase m'est revenue à la mémoire : Il y avait massacre. Est-ce que par hasard... ?

Je n'ai pu résister au désir de savoir. Je me suis présenté ce soir au Théâtre Royal, une multitude de candidats spectateurs y étaient que devant le guichet.

Enfin, mon tour est venu. A ma demande d'un fauteuil d'orchestre, il m'a été répondu :

— Nous regrettons, Monsieur, il ne nous reste rien.

Bizarre!... Bizarre!...

29 février 1911... Il faut que je sache!...

J'ai pu, ce soir, tandis que se flattaient les décors du deux de l'immortel Faust, saisir l'habile impresario, révélateur artistique de notre première scène.

— Voici ce qu'il m'a déclaré :

— L'opéra est tombé en dévotion. C'est un fait acquis. On pourra faire et dire ce qu'on voudra, on n'empêchera pas de constater que, si le public a évolué, l'opéra est resté ce qu'il était à ses jeunes ans.

Il fallait donc le rajeunir et le mettre au goût du jour. C'est à quoi je me suis employé.

Désormais, grâce à mon initiative, la ballade du roi de Thulé ne vous sera plus servie lamentablement monotone. La chanteuse suisse, qui honore ma troupe, a suivi mes conseils, l'enjoliver d'une petite tyrolienne dont vous pourrez goûter le charme prenant et original. Mon Valentin est un adroit danseur de corde qui vous donnera, avant que de partir pour la guerre, un aperçu de son talent tout spécial, tandis que Méphisto, une voix d'or, détaillera la légendaire sérénade, périlleusement perché sur le dossier d'une chaise, grattant la guitare de ses pieds.

Ce n'est pas tout.

En lieu et place de la nuit de Valpurgis, divertissement bien démodé pour les blasés de l'Enfer, j'ai pu m'assurer, à poids d'or, la primeur d'un film du plus haut intérêt moral : « Le mystère de la Baignoire Sanglante » que je fais débouler tous les soirs et...

J'allais, sans doute, pénétrer plus avant dans ses projets. J'allais glaner encore, peut-

être, quelques innovations de nature à révolutionner l'art lyrique.

L'écho des trépignements enthousiastes d'une salle comble saluant une fin d'acte est parvenu jusqu'à moi.

Repris par les charges de sa grande tâche, l'habile impresario s'est prestement défilé.

J'ai pris le chemin de la salle.

— Au hasard des couloirs, j'ai heurté du coude un spectateur, monsieur bien mis, qui convertissait un sceptique.

Sentencieusement, il répondait :

— Les Liégeois, pas commode!... Les Liégeois... mais s'il y a un public difficile au monde, c'est bien les Liégeois. Et la preuve, n'est-ce pas, c'est que quand un artiste a eu du succès ici, il peut se présenter partout où il veut, c'est le triomphe.

Il ajoutait en conclusion :

— Et ça, c'est moi qui vous le dis!...

Georges FISSE.

CONTES

POUR LES

ENFANTS D'HIER

par ALBERT MOCKEL

HISTOIRE

DU PRINCE DE VALANDEUSE

— Ce baiser, je l'avoue, ne fut pas aussi enivrant que le premier. Pourtant je le sentais encore naître et mourir de mon souffle; sa gorge se gonflait selon que naissait mon désir... Hélas! hélas! mes lèvres touchaient encore ses lèvres quand elle se reprit à parler. « Phiii-ki! » il fallait qu'elle parût.

— J'attendais, espérant quelle s'arrêterait d'elle-même. Mais elle continuait en souriant, elle avait toujours quelque chose à dire; elle racontait, elle expliquait, riait, s'indignait, me querrelait, m'adorait... Elle était impensable!

Je pleurai à ses pieds, je pressai ses genoux, je fus cloquent en mes prières... elle répondit : « Ripitiki! » avec des grâces enjouées. Je lui mis doucement la main sur la bouche, mais de petits cris d'oiseau passaient encore entre mes doigts.

— Alors je fus pris de fureur. Je saisis ses poignets, et voulant à tout prix parler plus haut que son gazouillement je chantai, les yeux dans ses yeux, — non! plutôt je criai à sa face le poème où je l'avais célébrée. Mais comme j'achevais les vers qui la disaient si belle, je la vis tout à coup chanter, tomber, s'évanouir... Ah! Novéliane, ce fut horrible, car je ne savais plus ce qu'étaient mes mains; un corps de femme, un corps d'oiseau peut-être, ou une sorte de molle guenille dégonflée de vie, qui changeait de forme sous mes doigts et qui lui ressemblait toujours!

Le prince s'arrêta, songeant à ce qu'il avait dit. Mi railleuse, mi compassante, la petite fée Lazuli vint lui prendre la main.

— Prince de Valanduse, dit-elle, votre destinée fut lamentable. Avoir vu votre amour en sa simplicité! Mais aussi n'est-ce pas à tout le monde qu'on peut se monter sans pature. Au moral aussi; bien qu'au physique, le nu est si difficile à porter...

Le prince n'était pas très sûr qu'on ne se moquât point de lui, il arrangea les rubans de son col; il tira d'une poitrine un petit miroir d'argent pour consulter la courbe de ses moustaches; puis ses lèvres se crispèrent un peu, car il avait pris le parti de récriminer.

Tu voulais me guérir, je crois, Novéliane. Je suis guéri, mais suis-je heureux? Le même pépiement d'oiseau me poursuit sur toutes les lèvres, et je ne crois plus aux paroles. Non, je ne crois plus, je ne crois plus! et il me fallait croire pour chanter.

— Menteur! fit Méliavine. Tu chantes encore, je le sais.

— Oui, dit-il tristement, — et tout à coup il jeta son miroir; — il est des heures où l'essie de chanter des rimes, mais j'en ai honte! Ce sont des mots pareils aux vôtres, des mots pareils à ceux des oiseaux et des femmes; je les arrange comme ils me viennent, et j'y délasse ma fantaisie sans m'é-mouvoir de leur musique. Car il me fallait trembler de votre beauté, m'enchanter, m'éblouir de vous toutes, pauvres formes sans âmes... oui, vous toutes que je gonfle de vent à mon gré!

Le prince se tut brusquement. Il y eut dans l'assemblée un long murmure de repro-

bation, puis un silence rempli d'épouvante.

— Monsieur le joli prince, vous êtes un impertinent, dit Novéliane. Nous aussi nous vous gonflerons, s'il vous plaît! Ah, nous ne sommes que des formes sans âmes?...

Mais — peut-être, à notre défaut, ne sentez-vous rien qu'une belle âme sans forme, vous qui ne parlez que pour nous avoir vus, et usez votre vie à exprimer... ce que tout simplement nous sommes.

Elle vint à lui belle et souriante, et pareille en souplesse à la guirlande fleurie où elle se balançait.

— Prends garde à mon baiser! dit-elle en le menaçant du doigt.

Le prince fit signe qu'il n'avait pas peur du tout. Il sentit l'atouchement des lèvres surnaturelles...

Mais la fée lui avait pris la tête en ses deux mains et soudain, malicieuse, elle souffla si fort dans sa bouche qu'il enfla comme une outre et fut plus gros qu'il n'était grand.

Et ce fut très bien fait, parce que la vérité ne convient pas aux femmes, et qu'il est irrévérencieux de la dire, même à des fées.

C'est ainsi que l'enfant de Valanduse fut délivré du soin de sa pature. Devenu beaucoup trop laid pour songer à des broderies, des dentelles ou des chapeaux de plumes, il eut à mourir de désespoir. De fait, il jugea d'abord assez déplaisant d'être moins haut que large. Ces proportions sont incommodées. Il faut, pour s'y faire, de la philosophie.

Dependant il gardait sur les lèvres une douceur suave, comme une indicible caresse de lumière dont il demeurait enivré. Guérie d'un souci étranger, son âme vivait merveilleusement. Il y goûtait monter, grandir, se déchaîner aux merveilles des rencontres où mille voix saugaves se mêlaient à des voix très douces. — Ayant cessé de contempler son visage, il s'avisait un jour de contempler le monde. Alors l'univers naquit pour ses yeux, offrant l'immense miroir où les images des astres se meuvent parmi les images des hommes.

Le prince apprit à découvrir les choses et à se découvrir en elles. Le vent, les eaux, le ciel lui parlèrent. La terre lui révéla l'œuvre héroïque d'amour, et l'effort éternel de l'Être qui aspire, et les moissons nouvelles aux champs que labourait la Mort.

Ainsi passèrent deux années; et voici l'étonnante conclusion de cette double histoire.

C'est que, le prince perdant de plus en plus sa puérile sottise, à mesure que croissait son esprit, son ventre se dégonflait d'autant. Il en ressentit d'abord beaucoup de joie. Ah certes! Mais quand il se trouva suffisamment allégé il négligea de prendre garde à ses progrès, son visage étant demeuré difforme malgré tout. Aussi fut-il étonné, un jour où il errait au bord du fleuve d'Argilée, lorsqu'il vit à ses pieds, dans le cristal des eaux, paraître une merveilleuse figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

Lui-même assurément. Mais non plus pareil à lui-même. Il était désormais plus beau, plus fort, plus noble. La pensée parlait sur son front. Son cœur chantait en ses yeux. Tout son être était harmonie. Quand il voulut conter son allégresse à la terre, sa voix fit jaillir jusqu'aux cieux des mélodies vibrantes et prodigieuses.

Figure. — Quoi donc, était-ce bien lui? Lui-même tel qu'il fut autrefois?

ont eu jusqu'à présent grand succès.

Parmi les procédés d'application de l'éducation physique se trouvent les jeux; aussi la Ligue dispose-t-elle d'un terrain à Coin-coin, où se jouent régulièrement de nombreuses parties de tennis; environ cinquante joueurs se trouvent actuellement inscrits et les intéressés trouveront auprès de Mlle Mar-riac, rue du Limbourg, les renseignements détaillés concernant le fonctionnement de la Section.

Disons encore, pour terminer avec l'ensemble des cours de la Ligue, que les 16, 17 et 18 septembre, se tiendra en notre ville un cours de perfectionnement relatif aux choses de l'éducation physique. Ce cours temporaire s'occupera surtout de l'enseignement de la gymnastique à l'école primaire, et il initiera très heureusement le personnel enseignant aux méthodes nouvelles.

Tel est l'ensemble des mesures prises par le Comité de l'Éducation physique pour assurer un enseignement complet et rationnel de la gymnastique, des jeux et des sports, utiles à tous ceux que préoccupe le développement intégral des facultés du corps et de l'esprit.

Sports interuniversitaires

Le Comité s'est ému à juste titre de la défaite des équipes liégeoises aux épreuves de 1914 et approuve les vues émises dans le rapport de M. G. Schuermans, il a décidé d'envoyer aux autorités compétentes la résolution suivante :

Le Comité de la Section Liégeoise de la Ligue Nationale Belge de l'Éducation Physique estime que les classes dirigeantes de la société doivent donner l'exemple de la compréhension exacte de la culture physique et de sa réalisation pratique.

Cette réalisation pratique, la Ligue Nationale Belge de l'Éducation Physique estime que les classes dirigeantes de la société doivent donner l'exemple de la compréhension exacte de la culture physique et de sa réalisation pratique.

Le Comité rend hommage au travail fourni en Belgique par le Comité des sports universitaires et le félicite du succès obtenu par les épreuves de Bruxelles 1914.

Il apparaît d'autre part au Comité que l'Université de Liège est complètement désavantagée. Elle ne possède ni locaux, ni organisation éducative ou d'entraînement. Le Comité estime qu'il y a lieu d'apporter dans le plus bref délai des remèdes à une situation préjudiciable à la cause de l'éducation physique.

Après les succès de 1913, on eût pu espérer mieux qu'une défaite totale en 1914 malgré les efforts vaillants déployés par nos étudiants. Le vœu ci-dessus exprimé sera causé aux quelles il sera possible de remédier et il n'est pas douteux qu'une solution intervienne sous peu qui